

***Glengarry Glen Ross*, vitrine sur des femmes soldées**

Gilbert Turp

Number 165 (4), 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87155ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Turp, G. (2017). *Glengarry Glen Ross*, vitrine sur des femmes soldées. *Jeu*, (165), 64–67.



Glengarry Glen Ross, de David Mamet, adapté et mis en scène par Brigitte Poupart, un spectacle de la compagnie Transthéâtre, présenté à l'Usine C en mai 2017. Sur la photo : Micheline Lanctôt. © Laurence Hervieux-Gosselin

Glengarry Glen Ross, vitrine sur des femmes soldées

Gilbert Turp

La présentation, en mai dernier, de *Glengarry Glen Ross* de David Mamet, pièce éminemment marquée par la rivalité masculine, mise en scène par Brigitte Poupart avec une distribution entièrement féminine, a inspiré à l'auteur quelques réflexions sur le théâtre et le féminisme.

Durant la représentation de *Glengarry Glen Ross*, procès d'un capitalisme devenu carcéral que Brigitte Poupart a mis en scène avec une distribution féminine, je me demandais: les lieux de pouvoir et de marchandage étouffent-ils tous à ce point nos possibilités de liberté? Depuis longtemps, je crois que la liberté joue à distance du pouvoir et du marché. Si le monde du théâtre m'a jadis tant attiré, c'est parce qu'il me paraissait dénué de ces luttes et qu'il n'avait rien à marchander. J'imaginai que l'on y voyait le talent et le sourire fleurir sans entraves. Il faut dire que le milieu théâtral se composait alors d'un petit nombre d'artisans peu encadrés. Les institutions étaient elles-mêmes artisanales, pas encore consolidées par la gestion d'organismes ni soucieuses de leur propre pérennité. Les artistes, dans ce cadre relâché, pouvaient se payer le luxe d'être de mauvais vendeurs. Aujourd'hui, il faut qu'ils en soient de bons. Dans l'arène médiatique actuelle, il semble plus important pour un artiste de bien parler de son travail que de bien le faire. Savoir se vendre est une question de survie professionnelle, car les artisans de théâtre sont devenus, comme les vendeuses de l'agence Glengarry Glen Ross, remplaçables à volonté. L'artiste n'est plus le passeur de la culture, mais simplement la ressource, la matière première.



Au théâtre, les luttes d'hommes dans une arène sont chose normale, comme un sport. Cette fois, le fameux plafond de verre qui guette les femmes se reflétait dans le fait qu'il me semblait voir la représentation à travers une vitrine.

Ce lien entre le besoin de vendre le théâtre et *Glengarry...*, Brigitte Poupart l'explicite dans le programme: « Les artistes depuis les 20 dernières années sont fragilisés et obligés de livrer la marchandise, c'est-à-dire de fournir dans l'immédiat les preuves de leur légitimité. Les enjeux intrinsèques dans la pièce de Mamet m'interpellent pour la même raison. »

Pour ma part, j'étais très curieux de voir si l'œuvre changerait de sens au féminin. Première surprise, le ton estompait l'effet d'adrénaline du texte. David Mamet est, avec Harold Pinter, le promoteur d'un style télégraphique, syncopé et rythmique qui est devenu depuis, hélas, un cliché du théâtre anglo-américain: dialogue tronqué, flot de mots mitraillés, phrases inachevées et formulations approximatives pleines de sous-entendus. La traduction d'Enrica Boucher, absolument remarquable, privilégiait la substance plutôt que cet effet de style devenu lieu commun. Dit par des femmes, le texte me parut moins frontalement agressif que lors d'autres productions jouées par des

hommes. Pourtant, la même cruauté, la même prédation prévalaient entre les personnages.

Distanciée, la mise en scène dénaturait les motivations de psychologie individuelle et faisait ressortir la *main invisible du marché* qui manipule les agentes immobilières. Leur identité personnelle se réduisait à leur fonction et à leur niveau dans l'échelle de la réussite; ce que leurs chaussures, plates ou à talons, marquaient d'un signe bien mesurable, par leur hauteur. En outre, j'y ai vu une filiation inattendue avec *Mort d'un commis voyageur* d'Arthur Miller, par l'âgisme inhérent aux exigences de performance. Micheline Lanctôt, jouant l'ainée sur le déclin, marquait de sa seule présence cette question du vieillissement dans le monde du travail, et cela doublement, comme agente d'immeuble et comme comédienne. Cela éclairait le fait que les vendeuses sont elles-mêmes à vendre ou à solder, puisqu'infiniment remplaçables par une plus jeune, plus pressée de faire ses preuves et plus apte à endurer les talons hauts. Au théâtre, les luttes d'hommes dans une arène sont chose normale, comme un sport.

Glengarry Glen Ross, de David Mamet, adapté et mis en scène par Brigitte Poupart (Transthéâtre, 2017). Sur la photo : à gauche, Léa Simard et Guillermina Kerwin ; à droite, Geneviève Laroche, Louise Bombardier et Marilyn Castonguay. © Laurence Hervieux-Gosselin



Cette fois, le fameux plafond de verre qui guette les femmes se reflétait dans le fait qu'il me semblait voir la représentation à travers une vitrine. L'expression *rat race* devenait littérale: les comédiennes s'agitaient et tournaient en rond comme des souris dans une roue. Le procès que Brigitte Poupart instruisait débordait ainsi du seul rapport des femmes au pouvoir en soulignant combien celles-ci sont prises au piège d'une structure qui les catégorise en gagnantes ou en perdantes, après les avoir soumises au régime de compétition et de concurrence. Le choix est alors un non-choix, une obligation de jouer la *game*. D'un point de vue féministe, cette production dégageait du désenchantement, comme si Brigitte Poupart se disait: tout ce parcours de libération depuis 50 ans pour aboutir à ça!

Mais peut-être est-ce mon propre désenchantement que j'y ai projeté. Adolescent en quête d'émancipation dans les années 1970, j'ai été épaté par le féminisme. J'ai assisté à son éclosion à travers mes grandes sœurs et mes copines d'alors. Leur exemple m'a aidé

à m'affranchir de certains schèmes masculins qui me pesaient. Le féminisme se présentait comme un mouvement de libération et il le fut vraiment. Regardez des photos des grandes manifestations féministes d'alors et vous verrez quelque chose de vivant, de libre et de joyeux exsuder des images, même en situation de colère collective ou de réflexion sérieuse. Puis, en décembre 1989, le massacre de Polytechnique m'apprit que l'élan de libération des unes pouvait susciter la haine des autres. Comment une joie de vivre si communicative et attirante pouvait-elle apparaître insupportable à quiconque? Comment la liberté peut-elle être perçue comme une menace? Depuis, j'ai compris que la liberté n'est jamais acquise. Elle peut progresser, puis elle peut régresser. Et si je vis un léger désenchantement par rapport au féminisme, c'est que celui-ci n'échappe pas non plus aux luttes intestines, à la férocité de la compétition. Ce mouvement si vital m'apparaît aujourd'hui dispersé entre factions concurrentes et partiellement neutralisé par ses rivalités internes, comme le sont les femmes de la pièce.

Un jour, une amie m'avait dit: «Tu as une vision romantique du féminisme, car tu fais partie de ces hommes qui croient que les femmes ne peuvent pas être violentes ou abuser de leur pouvoir.» En effet, l'idée que je me faisais de la violence et de l'abus était très masculine: coup de poing sur la gueule, gestes sexuels coercitifs, désir d'humilier, vulgarité du langage qui veut blesser. Pour moi, les femmes n'étaient pas comme ça. Quand elles prenaient le pouvoir, c'était pour accomplir et non pour dominer. Mais, dans cette version féminine de *Glengarry Glen Ross*, l'impossibilité de concilier liberté et pouvoir reste entière: c'est l'un ou l'autre, ou l'un contre l'autre. ●

Auteur, comédien et metteur en scène, **Gilbert Turp** enseigne au Conservatoire d'art dramatique de Montréal. Il a été membre de la rédaction de *Jeu* de 2015 à 2017.